IX

L'EUROPE DU NORD DANS L'*HISTOIRE NATURELLE* DE PLINE L'ANCIEN (*N.H.* IV, 88-104)

par Hubert ZEHNACKER

Professeur émérite à l'Université de Paris IV-Sorbonne.

SOMMAIRE. — *Dans le livre IV de l'*Histoire Naturelle, *Pline accorde quelques développements aux régions de l'Europe du Nord. Il évoque d'abord les* ***Hyperboréens****, un peuple pieux qui mène une vie heureuse sous un climat délicieux ; leur pays est une utopie. Les véritables* extera Europae *sont, pour l'essentiel, les régions qui donnent sur la Baltique ou sur la mer du Nord. Pline utilise de nombreuses sources, grecques et romaines, de* ***Pythéas*** *jusqu'à des auteurs de son temps. Le nom de Pythéas était lié à la découverte de la lointaire* ***Thulé****, et à l'existence d'une* ***mer gelée****. Les fleuves et les peuples de la* ***Germanie*** *sont énumérés avec soin, mais* ***l'Oder*** *est absente, ce qui surprend, puisqu'un chevalier romain, sous Néron, semble avoir suivi, en partie du moins, la vallée de l'Oder pour rejoindre les lieux de commercialisation de* ***l'ambre****. D'autres problèmes concernent la* ***Scandinavie*** *et les îles danoises, ainsi que la* ***Bretagne insulaire****, moins mal connue depuis les débuts de la conquête romaine. L'évocation des régions du Nord de l'Europe, en grande partie extérieures à l'Empire, forme dans l'exposé de Pline un ensemble cohérent.*

EPITOME. — *In quarto* Historiae Naturalis *libro Plinius pauca de regionibus septentrionalibus Europae enarrat. De* ***Hyperboreis*** *primum loquitur, pia illa gente quae aetatem felicem sub caelo ridenti ita degit ut eius regio poetica fabulositas esse uideatur. Vera autem extera Europae ad sinum Codanum uel ad oceanum septentrionalem spectant. Multis fontibus, Graecis et Latinis, Plinius usus est, a* ***Pythea*** *usque ad auctores sui ipsius temporis. Pytheae nomen cum ultima* ***Thule*** *et* ***mari gelato*** *coniunctum est. Fluuios et populos* ***Germaniae*** *accurate enumerat Plinius, nisi quod flumen* ***Suebum*** *(*Oder *nunc appellatum) ignorat, quod eo mirabilius est quod eques Romanus, Neronis temporibus, huius fluminis cursum secutus, ad sinum Codanum et commercia quaedam peruenit ubi* ***sucinum*** *emere potuit. Aliae quaestiones ad* ***Scadinauiam*** *pertinent et ad* ***Britanniam****, Romanis armis melius cognitam. Regiones illae, quarum permultae sub imperium p. R. nunquam redactae sunt, uno orationis tractu a Plinio describuntur.*

Après avoir traité, au livre II de l'*Histoire Naturelle*, de l'univers et des dimensions générales de la terre — un ensemble de connaissances que les savants grecs désignaient du terme spécifique de géographie —, Pline

entreprend, dans les livres III à VI, la description détaillée de la terre habitée, que les Grecs nommaient chorographie, et que nous pourrions appeler, non sans approximation, géographie physique ou régionale [1]. Les livres III et IV sont ainsi consacrés à l'Europe, les livres V et VI à l'Afrique et à l'Asie.

Dans la conception du monde qui prévaut au temps de Pline, les terres habitées s'ordonnent autour de la Méditerranée qualifiée de « Mer intérieure » ; elles sont entourées de tous côtés par l'Océan extérieur. De ce fait, l'Empire romain est fortement privilégié par rapport aux régions avoisinantes.

Il est logique, dans cette perspective, que le point de départ de la description plinienne se situe au détroit de Gadès, qui est le lieu où l'Océan extérieur vient faire irruption dans la Méditerranée [2]. Combinant la méthode du périple avec celle des excursus vers l'intérieur des terres, Pline longe, au livre III, les côtes méditerranéennes de l'Espagne, de la Narbonnaise et de l'Italie, puis s'interrompt pour décrire les îles de la Méditerranée occidentale ; il reprend ensuite la description de l'Italie en en longeant du sud au nord les côtes de l'Adriatique, pour redescendre ensuite du nord vers le sud le long de l'Illyricum et s'arrêter enfin à la frontière de l'Épire. Ce point n'est d'ailleurs pas choisi au hasard : il correspond à la frontière linguistique entre le latin et le grec.

Le livre IV prend la suite avec la description des différentes parties de la Grèce, suivie d'une étude des îles qui occupe à elle seule 23 paragraphes de nos éditions modernes. On arrive ainsi à l'ensemble formé par le Pont-Euxin et le Palus-Méotide, considérés par Pline comme le quatrième golfe européen de la Méditerranée, les trois premiers étant la Méditerranée occidentale, l'Adriatique et la mer Égée. Il en étudie les côtes nord et nord-ouest, y compris la Tauride et son arrière-pays (§ 75-88). Puis il achèvera la description de ce secteur, comme il est de coutume, par les quelques îles de la Mer Noire (§ 92-93).

*
* *

Mais, en évoquant l'arrière-pays de la Tauride, qui correspond à l'Ukraine et à la Russie d'Europe [3], Pline cite des peuples plus ou moins légendaires, les Nomades, les Anthropophages et les Arimaspes, dont il dit qu'ils sont les tout derniers avant les monts Riphées. Près de ceux-ci se trouve la région appelée Ptérophore, que caractérisent des chutes de neige continuelles, comme l'avait très bien compris Hérodote, ainsi qu'un épais brouillard, et « qui ne sert qu'à produire du froid et à receler l'Aquilon

1. Pol. XXXIV, 1, 3 = Strab. X, 465 ; Strab. I, 8-10 et 12-13 ; II, 109-110 ; Ptol. I, 1. — Cf. A. Silberman, éd. Pomponius Méla, *CUF*, p. 97 ; et notre commentaire à *N.H.* III, *CUF*, 2e éd., 2004, p. 91.

2. *N.H.* III, 3-5, en particulier : *Origo ab occasu solis et Gaditano freto, qua inrumpens oceanus Atlanticus in maria interiora diffunditur.*

3. *N.H.* IV, 88 : C'est le pays des Neuriens, chez qui naît le Borysthène : *Neuroe, apud quos Borysthenes* (*oritur*). Les sources du Dniepr sont entre Vitebsk et Moscou.

glacial » [4]. Ces indications n'ont rien pour nous surprendre. D'une part, les cartographes anciens déplaçaient sensiblement vers le nord la Mer Noire et donc aussi la Scythie ; d'autre part, comme on vient de le voir, les géographes grecs étaient informés du climat de la Russie, d'une rigueur insupportable pour des Méditerranéens. La manière dont Pline, à la suite d'Hérodote, caractérise la région Ptérophore n'est que la présentation stylisée de ces informations.

Et voilà que la mention des monts Riphées et de l'Aquilon invite Pline à intercaler ici, avant même d'en avoir terminé avec le Pont-Euxin, un développement assez abondant sur le peuple des Hyperboréens, qu'il situe précisément « derrière ces montagnes », *pone eos montes*, entendez les monts Riphées, et « au-delà de l'Aquilon », *ultraque Aquilonem*. Il est intéressant de constater que deux des étymologies avancées pour expliquer le nom des Hyperboréens se trouvent réunies dans ce passage. La plus courante voit dans ce peuple des gens qui vivent « au-delà du Boréas » ; d'autres [5] font appel à un terme indo-européen désignant la montagne, et font des Hyperboréens des hommes « d'au-delà des monts. » En tout cas, l'œcoumène est bordée au nord par les monts Riphées, source du Boréas, ce qui implique pour cette chaîne de montagnes une direction globale est — ouest, ou à la rigueur nord-est — sud-ouest, qui ne cadre guère avec la direction nord — sud de l'Oural. Mais on peut penser à une influence de la direction générale du Caucase.

Par leur situation géographique, les Hyperboréens étaient étroitement liés aux cycles du soleil. La sphéricité de la terre avait permis aux astronomes et géographes grecs d'expliquer les inégalités croissantes des jours et des nuits à mesure que l'on s'avance vers les pôles [6]. Nous savons que le cercle polaire, à la latitude d'environ 66° 33′ , correspond aux points du globe terrestre où le soleil ne se couche pas de toute la nuit au solstice d'été, et inversement ne se lève pas de tout le jour au solstice d'hiver. Plus on avance vers le nord, plus la présence ou l'absence ininterrompue du soleil s'étend de part et d'autre des solstices ; au pôle Nord il n'y a plus qu'une journée par an, qui s'étend de l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne, et qu'une seule nuit, de l'équinoxe d'automne à l'équinoxe de printemps. Or, Pline situe le pays des Hyperboréens à l'emplacement des gonds du firmament, *cardines mundi* ; mais il s'obstine à fixer au solstice la limite du jour et de la nuit uniques, refusant toute autre doctrine pour l'attribuer à des *imperiti*. Il avait d'ailleurs déjà commis la même erreur au livre II, tout en affirmant avec force la sphéricité de la terre [7]. Son obstination est d'autant plus étonnante que César avait entrevu

4. *N.H.* IV, 88 ; Hdt IV, 31.

5. H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1960 sqq., repris par *Der kleine Pauly*, *s.u. Hyperboreioi*.

6. Nous renvoyons aux travaux de G. Aujac, en particulier : *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966 ; *Astronomie et géographie scientifique dans la Grèce ancienne*, dans *BAGB*, 32, 1973, p. 441-461 ; coéd. Autolycos de Pitane, *CUF*, Paris, 1979 ; éd. Géminos, *Introduction aux Phénomènes*, *CUF*, Paris, 1975.

7. *N.H.* II, 160 sqq. et 186, en particulier : *orbem certe dicimus terrae globumque uerticibus includi fatemur*.

l'explication correcte et que Pomponius Méla semble l'avoir parfaitement connue [8].

L'intérêt de Pline pour l'aspect apollinien de la religiosité des Hyperboréens, conséquence évidente de leur relation aux cycles solaires, nous satisfera davantage. S'il ne dit rien de leurs rapports avec le sanctuaire de Delphes, il connaît en revanche leur coutume ancienne de faire porter les prémices de leurs récoltes à l'Apollon de Délos. Notre information à ce sujet repose principalement sur un assez long excursus d'Hérodote, auquel on peut joindre des données transmises par Callimaque et, au IIe s. apr. J.-C., par Pausanias [9]. Pline semble reprendre pour l'essentiel le texte d'Hérodote, mais il en élimine tous les détails trop précis, ce qui lui permet de présenter une sorte de vulgate compatible avec toutes les variantes de la tradition. C'est ainsi qu'il ne mentionne pas la paille de froment qui enveloppait ces mystérieuses offrandes, ce qui lui permet du même coup de ne rien dire de leur nature ; c'est ainsi encore qu'il évite de préciser le trajet suivi par les offrandes ou leurs porteurs, alors que les textes diffèrent assez notablement sur ce point [10] ; c'est ainsi enfin qu'il se borne à suggérer que les vierges hyperboréennes avaient fait l'objet d'un manque de respect ou de mauvais traitements de la part des populations qu'elles traversaient, sans préciser que quatre d'entre elles, dont Hérodote indique les noms, reposaient en terre délienne, dans des tombes proches de l'Artémision [11].

Pour les modernes, l'usage en vigueur chez certains peuples d'envoyer à Délos des prémices de leurs récoltes est un fait historiquement attesté [12]. Quant à Pline, son attitude face aux Hyperboréens est double. D'une part il croit à la réalité de leur existence : *nec licet dubitare de gente ea* ; et pour nous en convaincre, il n'hésite pas à invoquer le témoignage de *tot auctores*. L'apport de leurs offrandes à Délos s'inscrit dans la réalité des lieux et de l'histoire ; et Pline revendique avec énergie leur appartenance à l'Europe, en soulignant qu'il faut les distinguer d'un peuple asiatique totalement distinct, quoique de mœurs comparables, les Attacores [13]. Mais en même temps, Pline émet des réserves sur les *fabulosa miracula* qu'on s'est plu à leur attribuer ; l'emploi du verbe *credere*, à deux reprises, suggère qu'il prend ses distances avec ces légendes.

Pline a parfaitement compris que le pays des Hyperboréens est une utopie [14], qui répond à quelques-unes des aspirations de son temps. Le climat délicieux dont ils profitent évoque un bonheur ininterrompu ; leur vie dans les forêts, ou, selon une autre tradition qu'il mentionne également,

8. Caes., *B.G.* V, 13 ; Mela III, 57.

9. Hdt IV, 32-35 ; Call., *H.* 4, 275-295 ; Paus. I, 31, 2.

10. Ph. Bruneau, *Recherches sur les cultes de Délos...*, *BEFAR* 217, Paris, 1970, p. 39-48.

11. Selon Hérodote, les quatre vierges s'appelaient Argé et Opis, Hypéroché et Laodiké. Leurs deux tombes ont été fouillées ; elles remontent à l'époque mycénienne : Ph. Bruneau, J. Ducat, *Guide de Délos* [3], 1983, nº 32 et 41.

12. J. Tréheux, *La réalité historique des offrandes hyperboréennes*, dans *Studies (...) D.M. Robinson*, II, 1953, p. 754-774 ; H. Gallet de Santerre, *Délos primitive et archaïque*, Paris, 1958, p. 165-173.

13. Pline se démarque donc de Mela III, 36-37, qui situait les Hyperboréens en Asie. Cf. A. Silberman, *ad loc.*, p. 269-270.

14. L'expression est de P. Grimal, *Dict. de la mythol. grecque et rom.*, *s.u. Hyperboréens*.

dans des cavernes, exprime le refus de la civilisation urbaine, et surtout du luxe merveilleux, mais corrupteur de Rome [15]. Les Hyperboréens ignorent la discorde, autant dire les guerres civiles qui, de Sylla à l'année des quatre empereurs, laissèrent de si cruels souvenirs ; ils honorent les dieux et envoient des prémices à Délos au prix de mille difficultés : c'est donc qu'ils ne sont pas impies comme le sont tant d'habitants de l'Empire. Les Hyperboréens goûtent à profusion aux plaisirs légitimes, ce qui peut satisfaire toute sensibilité de type épicurien ; ils quittent la vie par une mort volontaire, ce qui ne peut qu'être approuvé des stoïciens.

Avant de sortir de l'Europe méditerranéenne, dans son extension la plus lointaine, Pline semble avoir choisi d'insérer ici cette part de rêve, pour atténuer quelque peu la sévérité de l'exposé géographique [16] au moyen d'un de ces morceaux de bravoure qu'il affectionne. Mais la portée du discours s'arrête là ; lorsque Tacite, une vingtaine d'années plus tard, attribuera aux Germains quelques-unes des qualités que l'on vient de découvrir chez les Hyperboréens, son analyse s'appliquera à des peuples bien réels, et l'avertissement qu'il adressera à ses concitoyens aura une tout autre portée.

*
* *

La page une fois tournée et la description du Pont-Euxin définitivement achevée par la mention des rares îles qui s'y trouvent, Pline nous propose de sortir des abords de la mer intérieure : *exeundum est*, dit-il. Cette « sortie » ne se fait pas par la mer Caspienne, que les Anciens croyaient ouverte sur la mer extérieure ; en effet, elle se trouve en Asie et il n'en sera question qu'au livre VI [17]. Nous devons comprendre qu'après avoir franchi par voie de terre les monts Riphées, nous arrivons aux bords de l'océan septentrional, dans le cadre, cette fois-ci, d'une géographie non plus légendaire, mais objective, probablement fondée sur une cartographie. Il n'y a plus, alors, qu'à prendre à main gauche et à suivre la côte, pour découvrir les *extera Europae*. On arrive tout d'abord dans la Baltique, considérée elle aussi comme ouverte sur l'océan septentrional, à son extrémité nord-est ; puis on contourne le Jutland et on rejoint les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Ici se situe la fin d'une section, ce qui justifie que Pline y ajoute la description des îles, dont les plus importantes sont évidemment la Bretagne et l'Hibernie. C'est cette partie du texte que nous voudrions commenter maintenant, en suivant globalement l'ordre du périple plinien, mais en nous interrogeant aussi sur ses différents niveaux d'information et sur l'attitude que l'encyclopédiste choi-

15. V. Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Coll. École Fr. de Rome 303, 2002, p. 371 *sqq*.

16. Strab. III, 155 ; Mela III, 15 avec les commentaires de F. Lasserre et de A. Silberman, *ad locc.* ; en *N.H.* III, 28, Pline dit vouloir limiter ses énumérations de cités ou de peuples de façon à rester *citra fastidium*.

17. *N.H.* VI, 36 : *Nam et inrumpit e Scythico oceano in auersa Asiae, pluribus nominibus accolarum appellatum, celeberrimum duobus Caspium et Hyrcanium.*

sit d'adopter, ou les problèmes qu'il se risque à soulever, à propos de chacun d'eux [18].

Il apparaît d'emblée que Pline ne cite ses sources, d'une façon d'ailleurs rapide et parfois allusive, que lorsqu'il décrit des régions mal connues ou qu'il donne des mesures de dimensions contestables. Il dégage ainsi sa responsabilité et parfois même signifie son scepticisme. C'est là un procédé courant, que l'on retrouve tout au long de l'*Histoire Naturelle*, et que les lecteurs de Pline connaissent parfaitement [19]. Ce qui paraît plus surprenant, c'est que, dans ces quelques pages qui traitent de l'Europe du Nord, les *auctores* ne soient pas cités à propos de ce que nous considérerions comme leur domaine de compétence le plus évident. Prenons deux exemples. Hécatée d'Abdère, un philosophe et polygraphe grec de la deuxième moitié du IV^e^ siècle, n'est pas mentionné à propos de son ouvrage probablement le plus connu, le Περὶ Ὑπερβορέων, une sorte de roman ethnographique et utopique à la manière du *Candide* de Voltaire, mais pour le nom d'*Amalcius* qu'il attribue à la mer gelée du Grand Nord. De même, Pythéas n'est pas invoqué pour l'ensemble de son voyage, qui était pourtant susceptible de donner une certaine cohérence à la géographie de ces régions de l'Europe, mais pour deux questions ponctuelles, le nom de *Basilia* donné à une partie de la Scandinavie (§ 95), et la mesure du pourtour de la Bretagne, évalué à 4875 milles, soit 39.000 stades ; et encore est-il flanqué, dans cette dernière mention, du nom d'Isidore de Charax, chargé sans doute d'appuyer son témoignage.

Pline, donc, cite les noms de ses *auctores* à mesure qu'il le juge souhaitable pour appuyer une information ou pour s'en démarquer. Il en résulte que, pour la période hellénistique, la chronologie de la découverte de l'Europe du Nord se trouve quelque peu écrasée. Si nous voulons remettre dans un ordre satisfaisant les noms que mentionne Pline dans les pages qui nous intéressent, nous aboutissons à un résultat qui ne manque pas d'intérêt. En tête figurera le nom prestigieux de Pythéas, dont le Περὶ Ὠκεανοῦ peut être daté de la seconde moitié du IV^e^ siècle [20]. À ses côtés figurera le grand historien Timée de Taormine, qui, entre environ 350 et 250 av. J.-C., vécut centenaire ou presque. Le troisième homme de ce trio initial, Hécatée d'Abdère, sensiblement leur contemporain, se tiendra quelque peu en retrait, en raison du caractère peu scientifique de son œuvre. Viennent ensuite deux auteurs de *Périples*, Xénophon de Lampsaque, qui paraît avoir vécu dans la deuxième moitié du II^e^ s. et la première moitié du I^er^ s. av. J.-C., et Isidore de Charax, que l'on situe, sans véritable certitude, au temps d'Auguste. Et la liste se termine par Philémon, auteur d'un Περὶ τῆς ἐκτὸς θαλάττης, ou Περὶ Ὠκεανοῦ, qu'on situe quelque part entre le règne d'Auguste et l'époque même de Pline, et par les *Graeci recentiores*

18. Signalons ici le panorama très utile et stimulant de R. Chevallier, *La vision du Nord dans l'Antiquité gréco-romaine, de Pythéas à Tacite*, dans *Latomus*, 43, 1984, p. 85-96.

19. G. Serbat, *La référence comme indice de distance dans l'énoncé de Pline l'Ancien*, dans *RPh*, 47, 1973, p. 38-49.

20. H.J. Mette, éd. Pytheas von Massalia, *Die Fragmente*, Berlin, 1952 ; S. Bianchetti, éd. Pitea di Massaglia, *L'Oceano*, Bibl. di Studi Ant. 82, Pisa, Roma, 1998. — J. Bousquet, dans *CRAI*, 1960, p. 317-323.

(§ 103), ailleurs associés aux Romains dans l'expression *Graeci et quidam nostri* (§ 98), qui sont sans doute, globalement, des écrivains du I^er^ s. av. et du I^er^ s. apr. J.-C. À cette liste nous pouvons ajouter quelques savants grecs qui sont cités au livre I, dans la table des matières du livre IV, parmi les *externi*, et que Pline mentionne dans d'autres parties de l'*Histoire Naturelle* à propos des sujets qui nous occupent ici. Nous nous bornerons à l'exemple de Métrodore de Scepsis (vers 160-vers 70 av. J.-C.), qui garantit la présence d'ambre dans une île de la Germanie qu'il appelle *Basilia* [21] : on y reviendra. Comme on voit, de Pythéas à Philémon et au-delà, les sources grecques se suivent en rangs serrés.

À partir du règne d'Auguste, ce sont les Romains qui prennent le relais. Quelques furtives indications de temps permettraient ici, si nous n'avions pas d'autres sources, de reconstituer un processus d'exploration et de sécurisation des marches septentrionales de l'Empire. Agrippa occupe le premier rang, grâce à son œuvre de mensuration de l'œcoumène, devant laquelle Pline, au livre III, ne cache pas son admiration [22]. En IV, 98, il excuse une erreur de mesure commise par Agrippa en faisant valoir que la Rétie « ne fut conquise que vers l'époque de sa mort » et que la Germanie « n'a été explorée que bien des années plus tard, et encore, pas en entier » [23]. À son tour, l'entreprise d'Agrippa a été prolongée par les explorations et les conquêtes des armes romaines, mentionnées collectivement. Il est notable que les noms de Cn. Domitius Ahenobarbus, de Drusus, de Tibère et de Germanicus ne soient pas cités. En revanche plusieurs auteurs latins qui figurent dans la bibliographie du livre IV ont dû fournir des éléments à cette géographie de l'Europe du Nord : on pense à Varron et, bien sûr, à Pomponius Méla. Ce qui est certain, c'est que les lectures de Pline embrassent l'ensemble de l'arc chronologique allant de Pythéas à sa propre époque. Le seul absent de marque paraît être César, dont le *De bello Gallico* n'est pas mentionné ; mais on peut croire que l'essentiel de sa contribution se trouva englobé dans l'œuvre d'Agrippa.

*
* *

Mais revenons à Pythéas. On attendait son témoignage sur un point essentiel. Il concerne la fabuleuse Thulé, l'*ultima Thule* de Virgile (*Géorg.* I, 30). La révélation de cette île du bout du monde reste sans doute l'acquis le plus célèbre du voyage effectué par l'aventurier massaliote [24]. Mais elle pose deux problèmes redoutables que nous ne pouvons qu'effleurer ici. L'un est de savoir si Pythéas a pu se rendre lui-même à Thulé, ou s'il n'a pas plutôt appris son existence par des informateurs, comme on le croit le plus souvent aujourd'hui. Il semble en effet qu'il ne soit guère allé plus loin

21. *N.H.* XXXVII, 61.

22. *N.H.* III, 17 : *Agrippam quidem in tanta uiri diligentia praeterque in hoc opere cura, ... errasse quis credat et cum eo Diuum Augustum ?*

23. Agrippa est mort en 12 av. J.-C. ; la soumission des peuples alpins s'était faite pour l'essentiel entre 16 et 14 av. J.-C. : cf. notre commentaire à *N.H.* III, 136-137 (l'inscription du trophée de la Turbie).

24. Bianchetti, frg 8a sqq. et p. 150 sqq.

que le Cap North Foreland dans le Kent, donc près de l'embouchure de la Tamise, et que de là il soit revenu vers le continent, du côté de l'embouchure du Rhin ou à la rigueur de l'un des fleuves de la Germanie, jusqu'à l'Elbe. Le second problème, qui dépend du précédent, consiste à savoir où l'on peut raisonnablement localiser Thulé. Là non plus nous ne pouvons entrer dans les détails. Pythéas la situait à six jours de navigation au nord de la Bretagne, ce qui représente un bon millier de kilomètres [25]. Le point d'embarquement, selon Pline, qui reflète peut-être sur ce point le texte de Pythéas, est dans l'île de Berricé, qu'on localise, sans aucune certitude, dans les îles Shetland, peut-être à Mainland [26]. Par ailleurs Pline rappelle qu'à Thulé le soleil ne se couche pas le jour du solstice : *in qua solstitio nullas esse noctes indicauimus* [27]. Cette indication, qui concorde avec ce qu'affirmait Méla [28], invite à chercher Thulé un peu au-dessus du cercle polaire. L'Islande, longtemps en faveur, paraît exclue, car le cercle polaire ne fait qu'effleurer une partie de son versant septentrional. Si l'on prend en compte les courants marins, essentiels dans les conditions de la navigation antique, il faut préférer les côtes de la Norvège un peu au-dessus du cercle polaire, ou peut-être même les îles Lofoten (mais dans ce dernier cas, on peut s'étonner que Thulé n'ait pas été présentée comme un archipel).

Aucun explorateur antique ne put vérifier les dires de Pythéas, si bien que le nom même de Thulé suscita bientôt deux réactions opposées : les géographes grecs à tendance scientifique continuèrent à croire à son existence et s'efforcèrent, comme Ératosthène ou Ptolémée, de calculer sa position [29], tandis que d'autres, prosateurs ou poètes, en firent le synonyme d'un nord lointain et inaccessible. Strabon, que Pline n'a pas connu, répétons-le, va jusqu'à traiter Pythéas de « fieffé menteur » [30]. Quelques années après la rédaction de l'*Histoire Naturelle*, Agricola effectua une circumnavigation de la Bretagne et vérifia ainsi qu'elle est une île ; par la même occasion il crut apercevoir Thulé au loin, mais selon Tacite, son ordre de mission lui interdisait de s'y rendre ; au demeurant, l'hiver approchait, rendant la navigation dangereuse [31]. La Thulé d'Agricola est généralement identifiée avec l'une des îles Shetland, de préférence Mainland, dont on vient de voir, précisément, qu'elle équivaut sans doute à Berricé, qui est le point d'embarquement pour la vraie Thulé. La localisation britannique de Thulé sera reprise par Ptolémée ; la Thulé de Pythéas était oubliée.

La dernière question, partiellement indépendante de Thulé, est celle de la mer gelée. Nous la rencontrons une première fois dès qu'ayant franchi

25. *N.H.* II, 187 ; Strab. I, 63 = Mette, frg. 6a = Bianchetti, frg. 8a.

26. S. Bianchetti, *op. cit.*, p. 174, citant K. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde*, I, Berlin, 1870, 2e éd., p. 387.

27. *N.H.* IV, 104 ; *indicauimus* renvoie à *N.H.* II, 186-187.

28. Mela III, 57 ; cf. ci-dessus, à propos du pays des Hyperboréens.

29. Ptol. VIII, 2 en calcula la position à 63° de latitude, tandis qu'Ératosthène la mettait à 66°. Cf. S. Bianchetti, *op. cit.*, p. 153-155.

30. Strab. I, 63.

31. Tac., *Agr.* 10 : *Dispecta est et Thyle, quia hactenus iussum : et hiems adpetebat.*

les monts Riphées, nous sommes arrivés à l'océan septentrional. Il y a là des *insulae sine nominibus* et des *litora incerta*. Quant à l'océan lui-même, Hécatée d'Abdère, à cet endroit, l'appelle *Amalcius*, un mot qui signifie *congelatum* dans la langue des gens de ces régions [32]. Selon Philémon, les Cimbres l'appellent *Morimarusa*, c'est-à-dire *mortuum mare*, jusqu'au cap *Rusbeae*, et au-delà, *Cronium*.

À la fin du texte qui nous concerne (§ 104), Pline ajoute qu'à un jour de navigation de Thulé on rencontre *mare concretum [quod] a nonnullis Cronium appellatur*. Nous pouvons ainsi poser l'équation : *Amalcius* = *mare congelatum* = *Morimarusa* = *Cronium* = *mare concretum*. Cette dernière expression est un calque de πεπηγυῖα θάλαττα qu'on lit chez Strabon, lequel l'a empruntée lui-même à Pythéas, tout en le traitant de menteur, comme on vient de voir. Plus tard Tacite reprendra cette information, confirmée par les expéditions romaines ; dans la *Vie d'Agricola* il parle de *mare pigrum et graue remigantibus* ; dans la *Germanie* il varie l'expression en écrivant *mare pigrum ac prope inmotum* [33].

Essayant d'expliquer certaines de ces expressions, des savants [34] ont estimé qu'il s'agissait d'une mer non pas gelée, mais en quelque sorte immobile et ayant tendance à engluer les navires. Ils donnent de ce phénomène une explication physique fondée sur la différence de salinité entre l'eau profonde et la couche de surface. C'est, pensons-nous, prendre l'effet pour la cause. L'eau de mer commence à geler en plusieurs phases, lorsque la température extérieure est descendue à − 12°. Il se forme d'abord des grumeaux de glace baignant dans une saumure où se concentrent les sels. Une légère agitation de l'eau provoque la formation de galettes de glace ; sinon ce sont des plaques. Si le froid persiste ou augmente, ces plaques de glace se soudent et les agrégats de saumure gèlent également : c'est très vraisemblablement le *mare concretum*. Le sens d'*Amalcius* et l'expression *mare congelatum* ne sont donc pas mensongers. Bien entendu, la même stylisation qui a fait dire qu'il neigeait sans arrêt dans la région Ptérophore a pu faire croire à l'existence d'une mer gelée en permanence à un jour de navigation seulement de Thulé. Mais il ne faut pas négliger non plus le fait que durant les quelque vingt-trois siècles qui nous séparent de Pythéas, le climat de l'Europe — et peut-être du globe — s'est assez sensiblement réchauffé.

Il reste à dire un mot de *Cronium*. Selon le témoignage de Pline, ce nom forme couple avec *Morimarusa* pour désigner la mer gelée, la limite entre les deux appellations se situant au cap *Rusbeae*, qui est soit la pointe nord du Jutland (appelée d'ordinaire *Tastris*), soit plutôt la cap Lindesnes ou l'île de Ryvingen, au sud de la Norvège. Mais nous ne pensons pas que *Cronium* soit un nom de la langue des Cimbres, même si l'on a voulu lui

32. L'étymologie, à partir de μαλκίω « avoir les membres engourdis de froid », tout comme le manuscrit *A* de Pline et le texte de Solin 19, 2, imposent la graphie *Amalcium*, contrairement à Mayhoff, qui écrit *Amalchium*. Le sens du préfixe α- en ce cas n'est pas négatif, mais intensif, « tout à fait gelé », comme dans ἀτενής.

33. Tac., *Agr.* 10 ; *Germ.* 45. Cf. Solin, 22, 9 : *ultra Thylen accipimus pigrum et concretum mare.*

34. Winkler et König, coll. Tusculum, *ad loc.*, p. 423, citant J.G.A. Svennung, *Skandinavien bei Plinius und Ptolemaios*, Uppsala, 1974, p. 27 sqq.

trouver une étymologie germanique [35] ; il est bien plus probable qu'il n'est rien d'autre que la transcription de *Kronios*, l'adjectif dérivé du nom de Kronos. Chez Apollonios de Rhodes [36], ἅλς Κρονίη désigne l'Adriatique, qui est, pour cet auteur, une mer septentrionale ; Denys le Périégète [37] associe πόντον πεπηγότα τε Κρόνιόν τε, et situe cette mer gelée ou figée au nord du pays des Arimaspes. Une association analogue a été esquissée en latin entre le froid et la planète Saturne [38]. Il est certes possible que *Cronium* (*mare*) soit une *interpretatio graeca* d'un nom qui faisait référence à une divinité du froid ou de l'hiver dans le panthéon des Cimbres ; mais il est plus probable encore que c'est sur l'initiative de Pythéas que ce terme grec a été appliqué à une mer septentrionale nouvellement découverte.

*
* *

À partir du règne d'Auguste, le progrès des connaissances sur l'Europe du Nord résulte pour l'essentiel, comme on a dit, dans les renseignements fournis par l'armée romaine, qu'il s'agisse des troupes établies le long de la frontière ou des missions de reconnaissance et d'intimidation en territoire germain ou le long des côtes. On put ainsi mieux connaître le versant de la Germanie tourné vers la mer du Nord ainsi que le Jutland, tandis que les côtes de la Baltique et l'intérieur du pays restaient largement inexplorés [39]. Pline lui-même passa plusieurs années au début de sa carrière équestre dans l'armée romaine de Germanie, et participa aux opérations contre les Chauques sous le commandement de Corbulon, puis contre les Chattes, sous celui de P. Pomponius Secundus : ces faits sont trop connus pour qu'il soit besoin d'y insister. Nul doute que la rédaction de son ouvrage historique consacré aux *Guerres de Germanie*, mais aussi les différentes références au monde germain dans l'*Histoire Naturelle*, profitèrent de l'expérience personnelle de leur auteur en ce domaine.

Pline nous offre trois listes de peuples germains, dont certains sont regroupés en confédérations, qu'il appelle des *genera* . Il n'est assurément pas question, dans le cadre de cette étude, d'entreprendre une étude détaillée de tous les peuples qu'il mentionne. Elle exigerait une comparaison détaillée et diachronique des témoignages textuels, principalement ceux de César, de Strabon, de Tacite et de Ptolémée, mais aussi des auteurs plus tardifs ; et elle devrait faire appel aux données de l'archéologie, dont l'interprétation n'est pourtant pas toujours univoque. Ce qui est certain, c'est que l'histoire des peuples germains a souvent été mouvementée : ils

35. Winkler et König, *ibid*.
36. Apoll. Rhod. IV, 548.
37. Dion. Per. 30-32 = *G.G.M.* II, p. 106. Cf. Théopompe, dans *F.G.H.* 115, 335 = Plut., *De Iside* 69, p. 378 E.
38. Cic., *Nat. Deor.* II, 119, avec le commentaire de A. Stanley Pease.
39. Cf. J. Kolendo, *A la recherche de l'ambre baltique. L'expédition d'un chevalier romain sous Néron*, Varsovie, Stud. Ant., 1981, p. 97 sqq.

n'ont cessé de se déplacer, de se combattre, de se regrouper ; des noms disparaissent, d'autres apparaissent. Nous devons donc nous en tenir au seul Pline.

Celui-ci présente une première liste de peuples germains en la situant dans ce qu'il croit être une île qu'il appelle *Aeningia*, à moins qu'il ne faille lire *Feningia*, ce qui nous rapprocherait du nom des Fennes et de la Finlande [40]. Nous sommes vraisemblablement à l'est de la Vistule [41], en une région en quelque sorte intermédiaire entre la Germanie et la Sarmatie. Les peuples s'appellent Sarmates, Vénèdes, Scirres et Hirres. Nous n'en saurons pas plus, et les derniers nommés ne sont pas connus par ailleurs.

On passe alors dans la Germanie proprement dite, où Pline distingue cinq groupes de peuples : 1) les Vandiles, appelés plus tard Vandales, dont les aventures et la fortune furent prodigieuses ; ils se subdivisent en Burgodions (nos Burgondes), Varrines, Charins et Gutons, dont le nom doit avoir quelque rapport avec celui des Goths ; 2) les Inguéons, subdivisés en Cimbres, Teutons et Chauques, trois peuples que nous connaissons bien ; 3) les Istuéons, qui comprennent notamment les Sicambres (mais il semble qu'il y ait ici une lacune dans le texte, et la mention des Sicambres n'est que probable ; nous ignorons aussi si d'autres peuples leur étaient associés) [42] ; 4) les Hermions, subdivisés en Suèbes, Hermondures, Chattes et Chérusques : là aussi nous sommes en terrain connu ; et enfin 5) les Peucins et les Bastarnes.

À regarder le texte de Pline de plus près, on a l'impression, qui n'est pas totalement démontrable, qu'il veut énumérer ces peuples en suivant d'abord un ordre est-ouest le long des côtes de la Baltique et de la mer du Nord ; les premiers sont en partie localisables près de la Baltique, les seconds, *alterum genus*, se trouvent dans le Jutland ou à proximité ; les troisièmes sont *proximi Rheno*. Ensuite, Pline opère à sa manière habituelle une plongée vers l'intérieur des terres en énumérant les *mediterranei*, et ce sont des peuples qu'on localise le long de l'Elbe ; les cinquièmes enfin sont, en partie du moins, *contermini Dacis*, ce qui, de quelque manière qu'on interprète cette expression dans le détail, nous ramène très loin vers l'est. Ainsi Pline a fait à peu près le tour de la Germanie indépendante.

Une dernière liste de peuples, qui vient clore la description de ce pays, concerne les Germains de l'ouest, établis entre les multiples embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, sur des terres que les Anciens considéraient comme des îles. La transition est habile, car la mention du Rhin et de

40. *Aeningia* se lit dans le manuscrit *A* ; les autres ont *aepingia*, *aepigia*, *epigia*. Ni Mayhoff, ni Detlefsen, ni Rackham (coll. Loeb) ne modifient le texte, mais Winkler et König corrigent en *Feningia*.

41. C'est ce que suggère Tac., *Germ.* 46 pour les *Venedi* (la forme résulte d'une correction de Rhenanus, les manuscrits ayant *Venethi* ou *Veneti*), et qu'affirme Ptol. III, 5, 7, qui met les Οὐενέδαι sur la rive droite de la Vistule.

42. Les manuscrits citent les Cimbres, mais il semble que ce soit par dittographie de leur mention à propos des Inguéons. Depuis l'édition de Detlefsen en 1866, on remplace leur nom par celui des Sicambres, ce qui est très vraisemblable du point de vue paléographique ; il reste à savoir si cette solution est suffisante ou si d'autres peuples encore faisaient partie de la confédération des Istuéons.

la Meuse relie ce passage à l'énumération des fleuves de la Germanie qui précède, en même temps que l'étude de cette catégorie un peu particulière d'îles prépare le lecteur à la description de la Bretagne qui va suivre. Les peuples concernés sont les Bataves, les Cannénéfates, les Frisons, les Chauques, les Frisiavons, les Sturiens et les Marsaciens. S'ils sont énumérés à part, c'est sans doute qu'ils avaient vocation à être intégrés dans l'Empire. Mais les limites sont un peu floues : les Chauques sont cités également parmi les peuples germains libres, et à l'inverse les Sicambres furent installés par Tibère sur la rive gauche du Rhin et fournirent par la suite des troupes auxiliaires à l'armée romaine [43].

Après avoir fait le tour de la Germanie, Pline veut énumérer les fleuves qui la traversent, et qui ont en commun de se déverser dans l'Océan septentrional, *oceanum defluunt*. Ils s'appellent *Guthalus*, *Visculus* ou *Vistla*, *Albis*, *Visurgis*, *Amisis*, *Rhenus* et *Mosa*. Nous n'avons aucune peine à reconnaître la Vistule, l'Elbe, la Weser, l'Ems, le Rhin et la Meuse ; seul le premier de ces fleuves, le *Guthalus*, pose problème. On pense à l'Oder, qui est absente de la liste. Mais cette hypothèse ne résiste pas à l'examen : d'une part l'Oder s'appelle Σύηβος et Οὐίαδος (les deux noms se trouvent chez Ptolémée [44], qui croit que ce sont deux fleuves distincts), alors que le nom de *Guthalus* ne lui est attribué, à notre connaissance, dans aucun texte ; d'autre part, dans l'énumération de Pline, entre la *Vistla* et la *Mosa*, les fleuves se suivent dans un ordre est-ouest : l'Oder devrait être classée entre la Vistule et l'Elbe. Le problème est donc double : identifier le *Guthalus*, et expliquer l'absence de l'Oder.

Pour le premier point, il faut chercher un candidat sur la carte, à l'est de la Vistule. On a surtout envisagé deux solutions : la Pregolya / die Pregel, un fleuve côtier d'environ 125 km de long, qui passe à Kaliningrad / Königsberg ; et le Niémen / die Memel, un grand fleuve de quelque 880 km, comparable à l'Elbe ou à la Meuse. Si la Pregolya ne fait guère le poids face aux autres fleuves de la liste plinienne, en revanche le Niémen paraît trop à l'est pour être qualifié de fleuve de la Germanie. D'ailleurs on l'identifie plutôt avec le fleuve Ῥοῦδων, mentionné par Ptol. III, 5, 1 ; l'embouchure nord du Niémen s'appelle Rusne en lituanien. Mais il n'est pas exclu que le Niémen ait eu deux noms différents, comme l'Oder.

Pour ce qui est de l'absence de l'Oder, nous voudrions faire un détour par le livre XXXVII de l'*Histoire Naturelle*. Pline y consacre de longs développements à l'ambre et insiste en particulier sur la véritable fixation passionnelle que l'empereur Néron avait faite sur cette matière [45]. Dans ce contexte, une mission de reconnaissance commerciale et peut-être aussi politique partit en direction des sources de ce précieux matériau. Nous citons Pline : « Quelque 600 milles séparent Carnuntum en Pannonie du rivage de la Germanie, d'où l'on importe le succin ; cela n'est bien connu que depuis peu, et encore vivant est le chevalier romain qui fut envoyé pour s'en procurer par Julianus, chargé des jeux de gladiateurs de l'empereur

43. Tac., *Ann.* II, 26 ; l'inscription *CIL* VI, 1543 mentionne une *coh. I Claud(ia) Sugambr(a)*.
44. Ptol. II, 11.
45. *N.H.* XXXVII, 30-51.

Néron. Il parcourut les places de commerce et les côtes, et il en rapporta une telle quantité de succin que les filets protecteurs qui écartaient les bêtes féroces du podium étaient fixés par des cabochons de succin... » [46].

Nous ne nous attarderons pas ici sur l'aspect idéologique et la propagande que véhiculaient ces jeux. L'ambre y fut peut-être associé à l'exhibition d'animaux venus du Grand Nord, comme ceux que décrit la septième bucolique de Calpurnius Siculus [47]. Le personnage qui les organisa s'appelle Claudius Julianus. Nous connaissons sa carrière, mais seulement à partir de la *cura gladiatorii muneris*, pour paraphraser le texte de Pline ; il s'agit sans doute du poste de *procurator ludi magni*, dont il est le premier titulaire connu, entre 64 et 68 apr. J.-C. [48]. L'idée ingénieuse qu'il eut de rehausser l'éclat des jeux en y employant à profusion de l'ambre importée de la Baltique lui valut un avancement au poste de commandant de la flotte de Misène, qu'il occupa à l'extrême fin du règne de Néron. Il fut, dans ces fonctions et à dix ans de distance, un des prédécesseurs de Pline lui-même ; et c'est peut-être à cette circonstance, qu'on ne semble pas avoir relevée jusqu'à présent, que Pline devait de posséder des renseignements détaillés sur l'expédition de l'ambre.

Le mandataire de Julianus partit de Carnuntum, qui est situé au confluent de la Morava et du Danube, et atteignit la côte de la Baltique au bout d'environ 600 milles, soit un peu moins de 900 km. J. Kolendo, qui a étudié cet épisode en détail [49], fait remarquer que ce chiffre n'est supérieur que d'environ 20 % à la distance à vol d'oiseau de Carnuntum à la Baltique, ce qui permet de penser que le chevalier romain et son escorte ont voyagé dans de bonnes conditions, en suivant un itinéraire usuel. Les trouvailles archéologiques permettent d'identifier non pas une, mais plusieurs routes de l'ambre, qui constituent des variantes utilisables selon les circonstances climatiques, économiques ou politiques. La route usuelle suivait d'abord la rive gauche de la Morava et franchissait la porte de Moravie, profitant de l'amitié des Quades et des Marcomans. Puis, selon J. Kolendo, elle longeait le cours supérieur de l'Oder, empruntait la vallée de la Prosna et filait vers le nord jusqu'à la baie de Dantzig. J. Kolendo privilégie ainsi la voie la plus orientale, qui met en valeur les résultats de l'archéologie polonaise. Mais la côte de l'ambre, que le chevalier romain dit avoir parcourue, s'étendait vers l'ouest au moins jusqu'à l'embouchure de l'Oder, et il est donc tout à fait possible que l'expédition romaine ait suivi le cours de ce fleuve, que ce fût à l'aller ou au retour.

Revenu à Rome, l'envoyé de Julianus devait avoir fait un rapport dont Pline a pu avoir connaissance. Il n'est pas impossible non plus qu'il ait rencontré lui-même le chevalier explorateur, et la mention selon laquelle cet homme était encore en vie du temps de Pline suggère une telle rencon-

46. *N.H.* XXXVII, 45 ; nous citons la traduction d'E. de Saint-Denis, *CUF*.

47. Calp. Sicul. 7, 57-72.

48. H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1960, I, p. 91-92 ; III, p. 1027.

49. J. Kolendo, *op. cit.*, p. 59 sqq.

tre [50]. Mais nous croyons que si Pline nous dit que cet homme est encore en vie, c'est pour une autre raison encore. Le chevalier explorateur avait été mandé par Claudius Julianus, nous l'avons dit. Or ce dernier, à peine réintégré par Vitellius dans ses fonctions de *procurator ludi magni*, trouva, sous ce même prince, une mort peu glorieuse. Tacite raconte que pendant la guerre civile, la flotte de Misène fit défection et se rallia au parti de Vespasien. Pour contrer cette rébellion et ramener les marins dans le devoir, Vitellius eut l'idée de leur envoyer Claudius Julianus, avec les gladiateurs qui relevaient de son autorité et une cohorte urbaine. Mal lui en prit, car à peine arrivé à Misène, Julianus, « sans grande hésitation, passa au parti de Vespasien. » [51]. Il avait commandé la flotte de Misène *molli imperio* ; il ne fit pas mieux par la suite. En effet il s'enferma dans Terracine avec ses gladiateurs et les rameurs de la flotte de Misène, dont il avait été autrefois le chef, et y mena une vie de débauche et d'insouciance ; quand les Vitelliens prirent la ville, Julianus fut capturé vivant, conduit devant Vitellius, battu de verges et égorgé [52]. Ce n'était donc pas un personnage dont on eût intérêt à se recommander. Le chevalier explorateur devait se rendre parfaitement compte que la mission qui lui avait été confiée n'avait d'autre but que la *luxuria* et la démagogie de Néron, auxquelles le régime de Vespasien tournait ostensiblement le dos. Nous croyons que si Pline omet de mentionner son nom, c'est aussi pour ne pas compromettre davantage un homme sans aucun doute capable et honnête, qui avait accompli avec succès la mission qui lui avait été confiée, et qui, lors de la guerre civile, avait su se conduire avec assez de prudence pour rester en vie.

En tout cas, et c'est là le paradoxe, la mission commerciale de l'envoyé de Julianus ne nous renseigne pas sur la raison qui a fait omettre le nom de l'Oder dans la liste plinienne des fleuves de la Germanie. Cette raison nous paraît tenir, tout simplement, à l'évolution de la géographique antique. La connaissance de l'est de la Germanie, mal distinguée de la Scythie ou du pays des Sarmates, parvenait aux géographes grecs par le moyen de marchands ou d'informateurs de toute sorte qui arrivaient sur les bords de la Mer Noire. Cela permit de connaître l'existence de la Vistule [53]. Du côté de l'ouest, les grands fleuves de la Germanie, peut-être jusqu'à l'Elbe, avaient été entrevus par Pythéas, et progressivement reconnus par la présence militaire romaine en Gaule du Nord. Pris en tenaille entre ces deux voies d'approche diamétralement opposées, le milieu du pays restait mal connu, et l'Oder fut passée sous silence. Il convient de porter au crédit de Pline qu'il est le premier géographe antique, à notre connaissance, à avoir tenté de relier l'est de la Germanie à l'ouest ; mais on peut regretter qu'il n'ait pas profité des facilités qui lui étaient offertes pour s'informer plus en détail sur cette route de l'ambre qui ne pouvait pas ignorer le cours de l'Oder.

50. V. Naas, *op. cit.*, p. 151 sqq.
51. Tac., *Hist.* III, 57.
52. Tac., *Hist.* III, 76 et 77.
53. Nommée par Mela III, 33.

*
* *

À vrai dire, et malgré les progrès réalisés, il restait d'autres zones d'ombre dans la connaissance de l'Europe du Nord. Si l'ensemble formé par le Schleswig et le Jutland, avec sa pointe, le *Cimbrorum promunturium*, est désormais bien connu, en revanche la Scandinavie, appelée *Scatinauia* ou *Scadinauia*, est toujours prise pour une île, comme chez Méla [54] ; Pline lui attribue une *inconperta magnitudo*. À deux reprises (§ 96 et 104) il nomme également les îles *Scandiae*, qui ne sont sans doute que des réduplications des mêmes lieux, îles danoises ou Scandinavie péninsulaire. Tout cela restait bien incertain. Il n'était assurément pas question d'organiser une expédition maritime jusqu'au cap Nord ; il fallait donc se fier aux dires des habitants, ces Hillévions qui habitaient cinq cents villages — ce qui implique un habitat de type proto-urbain — et appelaient leur pays un *alter orbis terrarum* (§ 96). Pline a par ailleurs des renseignements qui ne sont pas trop inexacts ; au livre VIII il mentionne *in Scadinauia insula* deux animaux qu'il croit différents, l'*alce* et l'*achlis*, qui représentent tous deux l'élan [55].

Entre la péninsule scandinave et la Germanie continentale se trouvent les îles danoises, qui obstruent le passage menant de la Baltique à la Mer du Nord. Leur existence était connue, ou du moins entrevue, depuis le voyage de Pythéas. Elles étaient, depuis lors, désignées de plusieurs noms, et mises en relation avec l'origine de l'ambre et avec l'existence d'une mer gelée. Le texte de Pline qui fait l'objet de notre étude mérite d'être complété par deux passages du livre XXXVII et accessoirement par Diodore V, 23 [56]. La première île nommée est *Baunonia*, en face de la Scythie ; elle est à un jour de navigation, et on y trouve de l'ambre au printemps (Timée, cité par Pline). À un jour de navigation également se situe *Abalus* ; on y trouve au printemps du succin, excrément de la mer congelée (Pythéas, cité par Pline au livre XXXVII). À trois jours de navigation se trouve une île immense, appelée *Balcia* (Xénophon de Lampsaque), après mention d'une mer congelée (Hécatée) ou morte (Philémon ; tous trois cités par Pline). Enfin, la *Basilia* de Pythéas est la même que *Balcia*, la même aussi qu'*Abalus* (Timée, cité par Pline au livre XXXVII). On ajoutera, pour être complet, que dans son abrégé de Pline, Solin [57], au lieu de *Balcia*, semble avoir écrit *Abalcia*, ce qu'on peut évidemment expliquer de manière paléographique, encore qu'il ne soit pas impossible que cette forme rappelle, d'une façon ou d'une autre, le nom d'*Abalus*.

54. Mela III, 54.

55. *N.H.* VIII, 39 ; l'élan est déjà connu de Caes., *B.G.* VI, 27, 1, et de Calp. Sic. 7, 59.

56. *N.H.* XXXVII, 35-36 : *ab hoc* (scil. *aestuario oceani*) *diei nauigatione abesse insulam Abalum ; illo per uer fluctibus aduehi* (scil. *electrum*) *et esse concreti maris purgamentum.* — Id., *ibid.*, 61 : *Metrodorus Scepsius in eadem Germaniae Basilia insula nasci* (scil. *adamanta*), *in qua et sucinum.* — Diod. V, 23, affirme que l'électrum provient de l'île de Basiléia au large de la Gaule. Il réfute ensuite le mythe de Phaéthon et de ses sœurs transformées en peupliers, dont les larmes seraient à l'origine de l'ambre.

57. Solin 19, 6 : *auctor est Xenophon Lampsacenus a litore Scytharum in insulam Abalciam triduo nauigari.*

La comparaison de toutes ces données permet de croire que les quatre (ou cinq) noms désignent un seul lieu ou des lieux très proches les uns des autres dans les îles danoises. Les menues contradictions peuvent s'expliquer assez facilement ; la différence entre un jour et trois jours de navigation peut dépendre du point de départ sur la côte et des conditions variables de vents et de courants. Le doublet *Balcia* — *Basilia* peut s'interpréter comme représentant le nom barbare et le nom hellénisé de la même île , et l'on verrait bien là l'intervention de Pythéas. L'ensemble de toutes ces indications, globalement concordantes par-delà le désordre du détail, illustre bien la méthode cumulative de l'enquête plinienne, qui cherche à cerner une réalité encore imparfaitement connue en faisant appel à toutes les autorités disponibles [58]. Et ce n'est pas un hasard si ces textes offrent un large éventail de références chronologiquement réparties entre Pythéas et Philémon.

L'autre grande île de l'Europe du Nord, la Bretagne, restait également fort mal connue. On n'en avait jamais fait le tour ; Agricola sera le premier à en effectuer la circumnavigation. Les erreurs qui la concernaient, et dont le texte de Pline porte encore très largement la trace, provenaient surtout d'une cartographie fautive. La Bretagne a une forme allongée dont la direction générale est nord — sud, avec, même, une tendance vers la direction nord-nord-ouest — sud-sud-est. Il semble que dans l'esprit des géographes antiques, et par conséquent sur leurs cartes, cette direction ait été au contraire nord-est — sud-ouest, ou même carrément est — ouest [59]. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Pline peut dire que l'Hibernie est « au-dessus » de la Bretagne. Mais d'autre part, les Anciens avaient tendance aussi à resserrer le golfe de Gascogne, ce qui donnait à la côte septentrionale de la péninsule ibérique une direction générale presque nord — sud. Toutes ces erreurs cumulées avaient pour résultat que la côte sud de la Bretagne se trouvait en face d'une ligne allant, au minimum, de l'embouchure du Rhin au fond du golfe de Gascogne et même, au maximum, jusqu'au cap Ortegal, à l'extrémité nord-ouest de l'Espagne. Voilà pourquoi Pline peut dire que la Bretagne *inter septentrionem et occidentem iacet, Germaniae, Galliae, Hispaniae (...) magno interuallo aduersa*. Sous l'influence de ce supposé parallélisme avec le continent, la longueur de la côte sud de la Bretagne se trouvait, dès l'époque hellénistique, fortement surestimée. Et du coup, l'évaluation du pourtour de l'île subissait la même distorsion.

Il faut dire, à la décharge des Anciens, que les routes commerciales et migratoires sont souvent assez largement indépendantes de toute forme de cartographie. Les rapports humains entre l'île de Bretagne et le sud-ouest de la Gaule ou la côte nord de la péninsule ibérique semblent avoir été fréquents. Il existait en Espagne du nord-ouest, dans le *conuentus Lucen-*

58. V. Naas, *op. cit.*, p. 206 sqq.

59. Caes., *B.G.* V, 13 : *Insula* (scil. *Britannia*) *natura triquetra, cuius unum latus est contra Galliam. Huius lateris alter angulus, qui est ad Cantium, ... ad orientem solem, inferior ad meridiem spectat ... Tertium est contra septentriones ; cui parti nulla est obiecta terra.*

sis, un peuple appelé les *Albiones* [60] ; un rapport ethnique avec les habitants de la Bretagne, dont le nom ancien est *Albion*, est d'autant plus vraisemblable que Tacite suggère un tel rapport à propos des *Silures* [61]. L'existence de routes commerciales régulières a pu faire sous-estimer les distances entre la Bretagne et certains points du continent, et donc surestimer la longueur de la côte sud de l'île et l'ensemble de ses dimensions.

Pline rapporte que son *circuitus* était estimé par Pythéas et Isidore à 4.875 milles, ce qui transcrit vraisemblablement le chiffre de 39.000 stades. Cela représente 7.215 km, un chiffre sans rapport avec la réalité. Les géographes grecs partageaient généralement cette surestimation. Diodore [62] alla jusqu'à proposer 42.500 stades. La seule solution était d'aller voir. César [63] diminua sensiblement les estimations en attribuant à la Bretagne, considérée comme un triangle, un pourtour de 2.000 milles seulement ; le côté sud de l'île était crédité de 500 milles, soit 740 km, le côté ouest de 700 milles et le côté est de 800 milles. C'était encore trop, mais nettement plus près de la réalité. Dans le livre I de sa *Géographie*, où il règle ses comptes avec ses prédécesseurs, Strabon s'insurge contre l'évaluation de « plus de 20.000 stades » proposée par Pythéas pour le côté sud, et assure qu'il n'a « pas plus de 5.000 stades ». Mais au livre IV il rejoint en partie les estimations de César en réduisant le chiffre à 4.300 ou 4.400 stades », soit 537,5 ou 550 milles [64]. Un peu plus tard Méla, qui semble ne pas avoir voulu se compromettre, d'autant plus que l'empereur Claude revenait alors d'une expédition victorieuse qui aboutit à la conquête de la Bretagne, se borna à indiquer [65] que c'était une île *ingens* : méthode habile qui conciliait les exigences de la propagande impériale avec celles de l'objectivité scientifique...

Pour sa part, Pline s'en tient aux dimensions fournies par Agrippa, qui ne sont pas un pourtour mais seulement des indications de longueur, 800 milles, et de largeur, 300 milles. Notons que les termes de « longueur » et de « largeur » sont employés ici conformément à l'usage habituel des géographes grecs, si l'on admet qu'ils sont censés s'appliquer à une île s'étendant d'est en ouest. Quoi qu'il en soit, les 300 milles de la largeur, c'est-à-dire, sans doute, de la côte sud, ou 444 km, sont une excellente approximation pour une distance qui est, à vol d'oiseau, d'environ 410 ou 420 km.

Pour finir, et malgré tous ces éléments positifs, nous devons nous souvenir que les régions dont il vient d'être question se situent aux extrémités des terres connues des Anciens, et que ces franges du monde étaient le réceptacle habituel de toutes sortes de *mirabilia* [66]. On n'en trouvera

60. *N.H.* IV, 111.
61. *N.H.* IV, 103 ; Tac., *Agr.* 11.
62. Diod. V, 21.
63. Caes., *B.G.* V, 13.
64. Strab. I, 63 et IV, 199.
65. Mela III, 50.
66. V. Naas, *op. cit.*, p. 243 sqq. — L'Afrique et l'Asie fournissent à Pline un lot assez important de *mirabilia*, notamment sous la forme d'êtres humains aux caractères ou aux comportements monstrueux : *N.H.* V, 45-46 ; *N.H.* VI, 187-188 et 195 ; etc.

que peu dans la description de nos terres nordiques, sans doute parce que l'Europe est « la nourrice du peuple qui a vaincu toutes les nations, et de loin le plus beau des continents » [67]. Nous avons mentionné précédemment les Nomades, les Anthropophages et les Arismaspes, qui sont les voisins des Hyperboréens ; il y a aussi les Agathyrses aux cheveux bleutés [68]. Mais plutôt que de parler de *mirabilia*, nous dirons que ce sont là les derniers prolongements d'une humanité à peu près normale. Or voilà que, bien plus proches du monde civilisé, Pline parle de trois groupes d'êtres humains que Méla mentionne également, et en des termes si semblables qu'on a pu conclure à une source commune [69]. Celle-ci, à en croire la consonance grecque des noms des trois peuplades, ne peut être qu'un géographe de langue grecque, sans que l'on sache, de Pythéas ou de ses successeurs jusqu'à Philémon inclus, lequel doit être mis en cause.

La première peuplade, chez Méla du moins, est celle des Oéones, dont le nom dérive du nom grec de l'œuf. Pline appelle ainsi non les hommes, mais les îles qu'ils habitent ; ce sont peut-être certaines des îles Frisonnes. Déjà César avait signalé, entre les bras du Rhin, des peuples qui ne se nourrissaient que de poissons et d'œufs d'oiseaux [70]. On a pu penser que le nom des Oéones venait de ce que toutes ces îles étaient des lieux de reproduction pour les oiseaux de mer. La deuxième peuplade est celle des Hippopodes, *equinis pedibus homines*, dont le nom est également transparent. Les amateurs d'explications rationalistes ont suggéré qu'il s'agissait d'une référence aux raquettes des Lapons : une hypothèse séduisante, mais invérifiable. Les derniers, enfin, sont les plus étranges de tous. Ils vivent entièrement nus, mais se servent de leurs oreilles, qu'ils ont très grandes, pour se couvrir tout le corps : on aura du mal à croire qu'il s'agit d'une interprétation fantaisiste de simples manteaux de cuir ou de fourrure [71]. Nous sommes là dans le domaine de la fable et du monstrueux. La seule question intéressante est celle du nom de ces étranges créatures. Car il ne peut s'agir, du moins dans la source grecque, que de *Panotioi*. Mais ce nom est parvenu déformé, autant chez Méla que chez Pline [72]. La question est donc de savoir s'il faut le restituer chez ces deux auteurs, et nous touchons là à un point de doctrine concernant l'édition de texte. Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater la persistance d'une géographie légendaire et

67. *N.H.* III, 5 : *Primum ergo de Europa, altrice uictoris omnium gentium populi longeque terrarum pulcherrima.*

68. *N.H.* IV, 88 : *caeruleo capillo Agathyrsi.*

69. *N.H.* IV, 95 ; Mela III, 56 : *In his* (scil. *insulis*) *esse Oeonae qui ouis auium palustrium et auenis tantum alantur, esse equinis pedibus Hippopodas et Panotios, quibus magnae aures et ad ambiendum corpus omne patulae — nudis alioquin — pro ueste sint, praeterquam quod fabulis traditur, <apud> auctores etiam, quos sequi non pigeat, inuenio.*

70. Caes., *B.G.* IV, 10 : (*insulae*) *quarum pars magna a feris barbarisque nationibus incolitur, ex quibus sunt qui piscibus atque ouis auium uiuere existimantur.* Le nom des Oéones n'est pas prononcé.

71. Toutes ces interprétations qu'il faut bien appeler rationalistes sont proposées par Winkler et König, sans la moindre justification.

72. Pour le texte de Méla, le *Vaticanus* a *sannalos*, corrigé en *panuatios* par Bursian, *panotos* par Vossius et *panotios* par Ranstrand et A. Silberman. — Pour Pline, les manuscrits ont *fanesiorum*, *fanestorum* ou *fenestorum*. La correction *phanesiorum* a été empruntée par Detlefsen au texte de Solin ; elle suppose que le mot était déjà mal compris chez Pline. Des éditeurs plus récents écrivent *Panotiorum* et ils ont peut-être raison.

pré-scientifique dans des régions désormais situées aux franges de l'Empire.

*
* *

Les analyses que nous avons tentées ici n'épuisent aucunement les problèmes que posent les pages riches et parfois énigmatiques que Pline a consacrées à l'Europe du Nord, en dehors des frontières de l'Empire [73]. Elles avaient surtout pour but de tester ses méthodes d'investigation et le niveau de ses connaissances dans la géographie de cette région du monde. Pline veut en donner une description aussi complète et fidèle que possible. Dans le cours de l'exposé, il ne manque jamais de signaler que ses ignorances et ses doutes sont imputables aux lacunes de ses prédécesseurs ou au manque de crédibilité de leurs affirmations. *Credunt, quidam tradunt, sunt qui prodant* : la liste est longue des formules qui montrent à la fois la prudence scientifique de notre encyclopédiste et l'étendue de sa bibliographie. Celle-ci semble embrasser, pour cette partie du monde, toute la science grecque encore utile, qui n'est généralement pas antérieure à Pythéas, mais qui descend aussi jusqu'au quasi-contemporain Philémon. Sans doute les affleurements de cette science livresque ne sont-ils visibles que lorsqu'il s'agit de questions controversées et insolubles par les moyens dont disposait Pline ; sans doute aussi une présentation chronologique de cette bibliographie, dont nos habitudes de modernes ont fait quasiment un dogme, fait-elle défaut ici. Il n'en reste pas moins que Pline a voulu honnêtement surmonter sa méfiance pour la science des Grecs, dont il dit souvent tant de mal [74]. Cette attitude lui permet d'autant mieux de mentionner favorablement l'apport des expéditions romaines, militaires ou commerciales, et, surtout, la valeur inestimable de l'œuvre d'Agrippa.

La méthode d'exposition qu'adopte Pline est absolument comparable à celle qu'il met en œuvre tout au long des quatre livres géographiques de l'*Histoire Naturelle*. La structure générale est celle d'un périple ; lorsque le besoin se fait sentir, le périple est interrompu par des excursus vers l'intérieur des terres ; c'est ainsi que la description de la Germanie est structurée par l'énumération de ses fleuves, d'est en ouest, et par une liste de peuples qui suit un mouvement tournant caractéristique des inventaires pliniens. À la fin de chaque section du texte sont accrochées la description des îles et des indications de dimensions générales. Lorsque finalement la description revient en Gaule, la méthode d'exposition est si semblable qu'on ne se rend pas du tout compte qu'on est à nouveau entré dans l'Empire. Pline nous apprend que la Gaule *in tria populorum genera diuiditur, amnibus maxime distincta* : le schéma avait servi pour la Germanie, il reste inchangé.

73. Nous renvoyons à notre édition (à paraître) du livre IV de l'*Histoire Naturelle*, en collaboration avec A. Silberman.

74. Mais il lui arrive aussi de faire leur éloge : bonne mise au point par G. Serbat, *Il y a Grecs et Grecs ! Quel sens donner au prétendu antihellénisme de Pline ?*, dans *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, Salamanque, Nantes, 1987, p. 589-598.

Cependant, malgré la souplesse des transitions et l'uniformité de la méthode, la description plinienne de l'Europe du Nord forme un tout dont nous voudrions, pour finir, souligner la cohérence. Dès que le voyage imaginaire qui lui sert de cadre l'a fait « sortir » dans l'océan septentrional, Pline évoque la mer gelée et ses diverses appellations, les lieux de production de l'ambre et le nom prestigieux de Pythéas. Ces mêmes thèmes reviennent vers la fin du texte. Pythéas est cité à propos de la circonférence de la Bretagne ; la mention des îles de la mer du Nord amène celle des *Glaesariae* que les Grecs appellent Électrides, du nom de l'ambre. Enfin, pour couronner le tout, une longue évocation de Thulé et de son soleil de minuit se termine par un retour à la mer gelée, (*quod*) *a nonnullis Cronium appellatur*. La boucle est bouclée ; en termes d'analyse littéraire, cela s'appelle une inclusion. Nous pouvons à présent revenir en Gaule, dans le cadre rassurant de l'Empire : l'aventure est terminée.